

Le Sang des Lumières

Lynda Guillemaud

ROMAN

Couverture : Création © Françoise Dupuis-Costard, d'après les tableaux *Fishermen on the coast of the sea* d'Ivan Aïvazovski (1852) et *La Bastille, dans les premiers jours de sa démolition* d'Henri Robert (1789).

*À mon papa,
qui m'a transmis l'amour des mots bien choisis,
celui des livres et des vieux gréments,
ainsi qu'une certaine vision du monde et de la politique.*

Première époque

Le sang de la Bastille
(1789-1791)

« Le sang de la Bastille¹ cria dans toute la France : l'inquiétude auparavant irrésolue se déchargea sur les détentions et le ministère. [...] Ce qui portait l'empreinte de l'esclavage dont on était accablé, frappait plus l'imagination que ce qui menaçait la liberté qu'on n'avait pas; ce fut le triomphe de la servitude. »

Louis-Antoine de Saint-Just

1 J'emprunte le titre de cette partie à Claude Manceron, qui avait lui-même repris le mot de Saint-Just pour intituler le cinquième tome de son essai *Les hommes de la Liberté*, des biographies entrecroisées des acteurs qui ont fait la Révolution.

C H A P I T R E 1

Depuis le matin, le glas sonnait sans relâche au clocher des églises. Un carrosse richement armorié, mais avec les effets noirs, s'arrêta devant la chapelle du château de Meudon, entre Versailles et Paris. Une dame en grand deuil en descendit, suivie d'un petit garçon de huit ans en uniforme de page de la Maison du Roi.

Elle prit sa main dans la sienne et le fit entrer dans la chapelle, tandis que deux laquais en livrée maintenaient la lourde porte en bois de l'édifice. À l'intérieur, des centaines de bougies éclairaient la nef. Plusieurs personnes se recueillaient en silence, agenouillées sur les prie-Dieu, tandis que d'autres s'inclinaient respectueusement devant un petit cercueil garni de velours blanc et dans lequel reposait le corps embaumé du Dauphin.

De constitution fragile depuis sa naissance, le fils aîné de Louis XVI était tombé gravement malade l'année précédente ; rachitique et bossu, une hanche plus haute que l'autre, il ne se déplaçait plus que soutenu par deux personnes, le torse enfermé dans un corset de fer. Sa mère, Marie-Antoinette, l'avait installé au château de Meudon dans l'espoir de le guérir, mais la tuberculose avait eu raison de lui, le jeudi 4 juin 1789, à une heure du matin.

Impressionné par le teint blafard du visage et la raideur froide du corps, Alexandre de Flogeac ne put s'empêcher de ravalier un sanglot. Il ferma les yeux avec détermination pour ne pas laisser ses larmes couler. Le petit garçon allongé là avait seulement quelques mois de moins que lui et il était mort. Alexandre trouvait cela injuste : le roi avait besoin d'un héritier, le royaume avait besoin d'un Dauphin, alors pourquoi la mort avait-elle pris le petit Louis Joseph Xavier et pas un autre enfant ?

Surtout, il ne pouvait oublier les mois bénis passés avec lui à

Versailles, quelques années plus tôt, alors qu'ils n'avaient que quatre ans tous les deux. Le roi avait envoyé la duchesse de Flogeac, sa mère, en mission à Saint-Domingue et Alexandre était resté en France. Louis XVI lui avait offert sa protection en le nommant dans la Maison du Dauphin. Alexandre était devenu le compagnon de jeu de Louis Joseph Xavier et les deux garçons avaient vite sympathisé. Avec sa santé déjà déclinante, l'héritier du trône était un enfant triste, mais remarquablement intelligent, comme l'était son oncle, dont il portait les prénoms et qui, s'il n'était pas décédé prématurément, aurait dû porter la couronne à la place de Louis XVI... Le destin de la famille royale était-il donc si funeste ?

Éléonore de Flogeac, comtesse de La Ferrière, jeta un coup d'œil à son fils et admira son sang-froid. Elle avait toujours été émue et fière de la prestance de son aîné. Elle retrouvait en lui, au fur et à mesure qu'il grandissait, la personnalité et les traits de son premier mari, Sébastien de Flogeac, assassiné peu avant la naissance du petit garçon. Dernier descendant du duché de Guyenne, Alexandre semblait conscient de sa lourde filiation depuis son plus jeune âge. De sa condition, il avait développé un caractère indépendant que d'aucuns prenaient pour de l'arrogance, mais en lequel sa mère reconnaissait une certaine fierté de gentilhomme que son père avait aussi... et qu'elle ne pouvait pas renier non plus. Alexandre de Flogeac mêlait l'entêtement des Bretons à la détermination des Aquitains.

Cet après-midi-là, elle constatait encore une fois la force de caractère de son fils. Elle savait combien l'annonce de la mort du Dauphin l'avait pourtant affecté. C'était lui qui avait demandé l'autorisation au roi de venir se recueillir devant le cercueil de son ami, avant son inhumation à la nécropole royale de Saint-Denis. Ainsi que l'exigeait l'étiquette, le couple royal avait été écarté des cérémonies de deuil et avait dû regagner Versailles le jour même du décès. Trois jours après, le 7 juin, toute la Cour était venue faire, dans un silence de circonstance, sa révérence de deuil devant la reine, accablée et muette de douleur. Louis XVI, touché par la sollicitude du jeune Flogeac, avait donné son accord. C'était

même un baume au cœur des souverains, après avoir subi l'indifférence générale de la Cour et des députés.

Alors que tout un royaume était suspendu à leurs futures décisions, les États généraux avaient été frappés de paralysie dès le lendemain de la procession inaugurale qui avait défilé dans Versailles devant plus de cinq cent mille spectateurs. Éléonore n'avait pu y assister, clouée au lit après la naissance difficile de son troisième enfant. Le soufflé était retombé dès le discours d'ouverture du ministre Necker. Les députés attendaient des plans, des propositions, des idées neuves : durant trois heures, ils n'avaient eu que des poncifs, des maladresses, des hésitations. Louis XVI avait quitté la salle sous les ovations, mais la déception se lisait sur tous les visages.

Le lendemain, les députés des trois ordres s'étaient néanmoins retrouvés chacun dans leur salle respective : le clergé et la noblesse, moins nombreux, à l'étage, et le Tiers dans la salle principale, seule capable de tous les recevoir. Mais, lorsqu'il avait fallu procéder à la vérification des pouvoirs, afin de s'assurer que chaque représentant était régulièrement élu, tout s'était bloqué. Accepter une vérification par ordre signifiait entériner de fait la délibération par ordre, or le Tiers militait depuis des mois pour que les voix soient comptées par tête. Ce qui n'aurait dû être qu'une formalité était donc devenu une question de principe. Depuis, rien ne s'était passé, en dehors d'échanges polis et courtois, mais toujours stériles, entre les émissaires des différents ordres. Le seul capable de redémarrer la machinerie des États généraux, c'était le roi.

Mais le roi, retiré à Marly avec sa famille, était à mille lieues de ces considérations. Il pleurait son fils qu'il aimait tendrement, refusant de comprendre que la politique devait reprendre ses droits et que le peuple, soumis à une nouvelle disette, ne pouvait admettre une telle inaction. Lorsque le doyen des députés, Jean-Sylvain Bailly, avait de nouveau réclamé une entrevue, quelques jours seulement après la mort du Dauphin, Louis XVI avait refusé avec hauteur, excédé.

— N'y a-t-il donc pas un père parmi ces gens-là ?

Face au corps embaumé de Louis Joseph Xavier, Éléonore ne pouvait s'empêcher d'admettre la cruauté de ces collisions de calendrier. Elle comprenait autant l'exaspération des députés que celle du roi. Pourtant, il allait bien falloir que cette assemblée dont le peuple attendait tant se mit enfin en branle ! La monarchie, elle, suivait son cours immuable : le dernier fils du couple royal, Louis Charles, âgé de quatre ans, avait endossé le titre de Dauphin de France pour régner un jour sous le nom de Louis XVII.

— Veux-tu rentrer, Alexandre ? murmura Éléonore en se penchant vers son fils qui retenait avec peine ses sanglots.

Le garçonnet hochait la tête et, s'agenouillant une dernière fois devant le cercueil de son royal ami, laissa rouler une unique larme.

Matthieu de Chaulanges entra en coup de vent dans l'hôtel de Sully, où résidait sa demi-sœur Éléonore. Il y avait pris ses quartiers avec son épouse, Louise, depuis son élection comme député aux États généraux en début d'année.

Il arborait l'uniforme noir imposé aux députés du Tiers État avec une certaine fierté. Comme quelques autres membres de la noblesse, dont le plus célèbre était le marquis de Mirabeau, il avait choisi de représenter le Tiers. Bâtard issu de la liaison du baron de Chaulanges avec une servante, Matthieu avait été légitimé par son père sur son lit de mort. Il était devenu ainsi le frère d'Éléonore et l'héritier du domaine de Keroman, près de Lorient, mais il n'avait jamais oublié ses origines.

— Éléonore, Louise ? où êtes-vous ?

Sa voix de stentor résonna dans l'antichambre dallée de marbre. Sans attendre de réponse, il grimpa vers les étages et traversa les pièces à grandes enjambées, ouvrant les portes, les refermant aussitôt. Il fut rapidement poursuivi par une armée de servantes et de valets qui essayaient vainement d'arrêter ce colosse en pleine santé.

— Monsieur, monsieur ! criait la gouvernante en courant pour le rattraper. Non, pas ici, vous allez réveiller monsieur Vincent...

Matthieu se figea, la main sur la poignée de la porte. Il avait oublié le bébé de sa sœur ! Il se mordit les lèvres, tandis que la nourrice s'arrêtait à ses côtés, essoufflée. Un léger vagissement se fit entendre. Elle mit son doigt sur la bouche et ouvrit.

Dans la chambre baignée par une douce pénombre, Éléonore de La Ferrière balançait doucement un berceau. En voyant son frère, elle sourit et sortit pour laisser la place à la nourrice.

— C'est toi qui fais tout ce raffut ? murmura-t-elle avec amusement. Je croyais qu'un régiment de cavalerie avait envahi l'hôtel !

L'habitude de se tutoyer leur était restée de leur enfance commune, symptôme de la complicité indéfectible qui s'était construite dans les landes bretonnes entre la fille de baron et le fils de servante. Éléonore n'était sa cadette que d'un an et demi, mais il l'avait toujours protégée, même quand ils ignoraient l'un et l'autre qu'ils avaient le même père.

— Je suis désolé, murmura Matthieu, penaud, en la suivant. Je l'ai réveillé ?

La comtesse secoua la tête en s'arrêtant dans une antichambre de ses appartements, remplie de malles et de garde-robes en cuir ouvertes et où s'affairait plusieurs caméristes.

— Non, je venais juste de le coucher... Tu avais quelque chose d'important à m'annoncer, peut-être ? reprit-elle avec une pointe d'ironie, tout en repliant un vêtement posé sur un fauteuil.

Matthieu ne répondit pas tout de suite, de nouveau étonné par la sérénité dans laquelle sa sœur se trouvait depuis la naissance de son fils. À vingt-huit ans, elle se posait, délicate, comme un souffle, elle qu'il avait toujours connue guerrière et indisciplinée, plus facilement accoutrée en garçon qu'en robe de Cour.

— Nous sommes en train de gagner, Éléonore, déclara-t-il enfin avec un large sourire. Il y a quelques jours, le Tiers a sommé solennellement les deux autres ordres de nous rejoindre pour procéder à la vérification commune des pouvoirs. Il était temps, après plus d'un mois ! Mais, évidemment, la noblesse et le clergé n'ont pas plus répondu cette fois que les précédentes... même si

des curés ont officieusement rejoint nos rangs. Tant et si bien qu'il y a deux jours, nous avons pris le taureau par les cornes et avons décidé de nous constituer en assemblée autonome... Tu m'écoutes, Éléonore ?

Depuis le début de son récit, Matthieu suivait à la trace sa sœur, absorbée à fouiller dans les malles, à la recherche de quelque chose qu'elle ne trouvait manifestement pas.

— J'étais pourtant convaincue d'avoir rangé mon manchon à cet endroit, marmonna-t-elle en se redressant, contrariée, avant de revenir à son frère. Oui, oui, je t'écoute. Vous vous êtes constitué en assemblée autonome... et que s'est-il passé ensuite ?

— Nous avons débattu pour nous trouver un nom.

Éléonore, cette fois, partit d'un grand rire sonore.

— Deux jours pour un nom ? Eh bien, les réformes vont prendre plus de temps que prévu !

— C'est sûr qu'il est plus facile de rester chez soi à faire ses malles pour partir en Amérique ! répliqua Matthieu, vexé.

La pointe fit cesser l'hilarité de la comtesse.

— Que veux-tu que je fasse d'autre ? Assister à des séances où il ne se passe rien ? rétorqua-t-elle avec colère. Voilà six semaines que Louis XVI a ouvert les États généraux et la seule chose que vous avez réussi à faire, c'est de donner un nom à votre assemblée. Je dois applaudir, peut-être ?

— Rome ne s'est pas faite en un jour non plus...

— Certes, mais en ce qui me concerne, j'ai d'autres occupations. Olivier veut appareiller pour l'Amérique juste après l'anniversaire d'Alexandre. C'est dans moins d'un mois... et rien n'est prêt ! Bertille, as-tu vu mon manchon d'hiver, le noir et blanc ?

Sur ces derniers mots lancés à l'une des caméristes, elle se pencha à nouveau sur les garde-robes, visiblement agacée. Matthieu l'observa un instant, décontenancé, tandis qu'une jeune femme aux boucles rousses artistement coiffées entra à son tour dans l'antichambre. Tout de suite, Louise de Chaulanges saisit l'atmosphère tendue entre son mari et sa belle-sœur.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle en s'approchant de Matthieu.

— Tout va bien, rassurez-vous, répondit Éléonore en venant vers elle avec un sourire. Mon frère prend tellement les choses à cœur qu'il a du mal à entendre les critiques envers son... Au fait, comment s'appelle donc ton assemblée ?

Elle souriait. Matthieu reconnaissait bien là l'indulgence coutumière de sa sœur. Souvent, elle faisait le premier pas pour apaiser les tensions.

— L'Assemblée nationale, grommela-t-il de mauvaise grâce.

— M. de Mirabeau n'avait pas déjà utilisé le terme fin mai ? remarqua Éléonore, comme pour montrer qu'elle s'intéressait quand même à ce que racontait son frère depuis un mois et demi.

Matthieu ne fut pas dupe et consentit enfin à sourire.

— Si, mais c'était à un autre sujet. Là, il a été proposé par un député berrichon, qui s'en souvenait peut-être. Bah, ce fut une bataille de vocabulaire assez cocasse... et peut-être superflue, je te l'accorde. Nous sommes finalement revenus à la simplicité. Puis nous avons désigné Bailly, notre doyen, comme président. Son premier geste fut de passer une adresse au roi pour lui faire part de notre décision.

— Et tu crois sincèrement que le roi va reconnaître votre Assemblée nationale sans rien dire ?

La question d'Éléonore cueillit Matthieu à froid. Embarrassé, il se laissa tomber sur un fauteuil et se frotta le menton en réfléchissant. Il se rendait compte qu'il était bien incapable de répondre. Sans le savoir, Éléonore avait touché du doigt le paradoxe de ces révolutionnaires qui s'ignoraient. Arrivés là sans aucune volonté de mettre à mal une monarchie séculaire, ils étaient à mille lieues d'imaginer qu'ils étaient sur le point de reconstruire toute une société.

C H A P I T R E 2

L'aube poussive naquit sous un déluge de pluie. Devant la fenêtre qui donnait sur la cour intérieure de l'hôtel de Sully, Éléonore enfila la redingote que lui tendait un domestique.

— Dire qu'on est le 20 juin ! maugréa-t-elle entre ses dents tandis qu'on frappait à la porte. C'est à peine croyable, un temps pareil... Entrez !

Matthieu de Chaulanges pénétra dans la chambre, suivi par un officier de la Marine royale. Le sourire tendre qui étirait ses lèvres minces contredisait la rigueur militaire avec laquelle l'homme s'inclina devant elle en détaillant sa tenue. Éléonore terminait d'ajuster les manches d'une veste grenat richement brodée enfilée sur un gilet plus clair et des culottes resserrées aux genoux. Ses cheveux mordorés tirés en arrière étaient réunis sur la nuque par un ruban noir.

— Cela faisait longtemps que je ne vous avais point vue dans ce costume, murmura Olivier de La Ferrière. Vous êtes sûre de vouloir aller à Versailles malgré ce temps exécrable ?

Éléonore rendit son sourire à son mari et hocha la tête en se retenant d'aller l'embrasser, avant de s'asseoir pour enfiler les bottes de cuir noir à large revers. Elle n'avait pas revêtu ses habits de chevalier de Keroman depuis près d'un an. Sa dernière grossesse, puis les complications de son accouchement, lui avaient interdit d'incarner ce frère qu'elle s'était inventée après la mort de son premier mari pour sauvegarder ses affaires d'armement. Avant leur mariage, Olivier et elle s'étaient disputés tant de fois au sujet de cet homme de paille qu'il avait bien failli causer leur perte. Le comte avait longtemps bataillé contre lui-même avant d'accepter cet ordre des choses qui allait à l'encontre de ses

principes, mais l'amour avait été le plus fort. Il avait fini par se faire à la double identité de sa délicieuse épouse. Pour ne pas perdre Éléonore, il fallait accepter toutes les Éléonore...

— Oui, je dois absolument rencontrer le ministre de la Marine avant que nous ne partions pour l'Amérique, répondit-elle en coiffant le tricorne à plumes présenté par le valet. Avant cela, j'ai bien envie de voir à quoi ressemble la nouvelle Assemblée nationale!

— Tu sais, on entend plus souvent la sonnette du président Bailly que les interventions des orateurs! prévint Matthieu.

— Bien, puisque vous êtes prête, ne tardons pas, reprit Olivier en enfonçant son chapeau sur ses oreilles. La séance commence à dix heures. J'ai fait atteler un landau, il est inutile que nous attrapions la mort en allant à cheval par ce déluge.

Éléonore fit la moue; elle détestait se déplacer en voiture, sans parler du temps supplémentaire qu'il leur faudrait, mais il fallait bien avouer qu'Olivier avait raison. Elle ne pouvait de toute façon pas rencontrer le ministre de la Marine en étant trempée comme une soupe.

Elle s'installa donc avec les deux hommes à contrecœur dans le landau qui prit la route de Versailles. Lorsqu'ils arrivèrent en vue de la salle des Menus-Plaisirs, un peu plus de deux heures plus tard, le jour tentait toujours vainement de transpercer le rideau de pluie. Le cocher arrêta l'équipage et un laquais ouvrit la portière.

— C'est curieux, vous n'aviez pas dit que les Gardes Françaises étaient si nombreux, remarqua Olivier en coiffant son tricorne après être sorti de la voiture.

— A vous dire le vrai, ce n'était pas le cas jusqu'à hier, répondit Matthieu en fronçant les sourcils face à ce déploiement de forces armées.

Plus ils s'approchaient et plus le pathétique de la situation les frappait : environ cinq cents députés piétinaient dans la boue et grelottaient sous la pluie en rugissant et vociférant, accompagnés par un bon millier de sympathisants qui avaient l'habitude d'assister aux séances dans les tribunes.

— Je vais essayer d'en savoir plus! décida Matthieu en se faufilant dans la masse compacte des badauds. Ne bougez pas!

La main en visière sur le front, Éléonore suivit son frère du regard, mais il ne fut pas long avant de revenir. Son visage était consterné.

— Le roi a fait fermer la salle. Les soldats sont là pour en interdire l'accès...

— Quoi? Mais pour quelle raison? demanda Éléonore abasourdie.

— Pour préparer la tenue d'une séance royale qui aura lieu lundi 22. Des avis « De par le Roi » sont placardés un peu partout sur les murs de la salle et Bailly a reçu une lettre de M. de Dreux-Brézé, l'intendant des cérémonies, l'en informant officiellement. Nous sommes à la rue!

Fascinée par le mouvement continu de la foule amassée devant elle et de la rumeur qui enflait, Éléonore ne réagit pas tout de suite. Le roi voudrait dissoudre les États généraux qu'il ne s'y prendrait pas autrement.

— Que va-t-il se passer? dit-elle enfin. Ils ne vont pas rester sous la pluie toute la journée!

— Le président a réussi à entrer dans la salle pour récupérer des papiers et les travaux en cours, répondit Matthieu. Ils ont décidé de se réfugier dans la salle du jeu de paume du comte d'Artois qui n'est pas utilisée aujourd'hui.

— Alors allons-y, décida Olivier. Si nous restons là, nous allons finir écharpés!

L'affront du décret royal avait en effet fait monter la pression. Comme un seul homme, les députés prirent possession de la salle qui n'avait pas le décorum de celle des Menus-Plaisirs. Matthieu rejoignit ses confrères qui s'entassaient dans un brouhaha d'émeute dans la grande pièce aux murs nus seulement éclairés par des fenêtres horizontales et grillagées près du plafond. Le glouglou de la pluie dégoulinant du toit couvrait les voix et le tumulte, mais les députés s'improvisaient déménageurs, faisant passer de main en main des sièges, des caisses, des planches avec lesquelles les plus habiles construisait des assises de fortune.

Soudain, un homme d'un certain âge grimpa l'escalier provisoire aménagé au pied d'une grande table et essaya d'obtenir le silence.

— Taisez-vous! Le président Bailly va parler! intimaient les hommes les plus proches.

Éléonore découvrit avec curiosité celui qui avait pris les rênes de cette Assemblée nationale quelque peu indisciplinée, alors même que rien ne l'y prédestinait. Astronome, scientifique et même savant, c'était un homme plutôt discret, sans emphase, réfléchi. Lorsqu'il put enfin prendre la parole, il commença par lire la lettre de Dreux-Brézé, afin que tous soient informés des mots de Sa Majesté par autre chose que des rumeurs.

Si l'intention était bonne, le résultat fit craindre le pire : la vexation ne pouvait pas rester lettre morte. Les plus modérés souhaitaient adresser une protestation publique à l'intention du roi et les plus extrémistes voulaient se couper du monarque auquel ils avaient déjà confisqué le pouvoir législatif. Dans une fièvre verbeuse, les députés expérimentaient soudainement le parlementarisme et ses excès : chacun y allait de son invective, de sa petite phrase ou de sa formule et la rhétorique l'emportait parfois sur le raisonnement.

— S'ils marchent sur Paris, c'est l'émeute, murmura Éléonore, sidérée par la force implacable et furieuse de cette assemblée en ébullition. Ils sont fous...

Au bout d'un moment, un député proposa de prononcer un serment solennel qu'il avait commencé à rédiger et par lequel ils jureraient de ne pas se séparer tant que l'Assemblée n'aurait pas donné une constitution au royaume. Habilement, aidé par Bailly et quelques autres qui avaient compris ses intentions, il détourna le débat sur l'élaboration du texte².

— S'ils sont aussi rapides que pour se trouver un nom, cela va leur prendre une bonne partie de la journée, présagea Éléonore en reprenant son chapeau. Cela me laisse le temps de voir le ministre.

2 Le texte passera à la postérité sous le nom de Serment du jeu de paume.

— Vous êtes cynique, monsieur le chevalier, fit Oliver en lui souriant. Mais vous n'avez pas tort, je le crains. Au moins, les députés oublient leur colère et leurs idées de monter sur Paris... Profitons-en. Je vous accompagne au palais.

Ils sortirent de la salle du jeu de paume, sous la pluie qui ne cessait pas et transformait les rues en ravines boueuses. Olivier héla une chaise à porteurs pour gagner la cour d'honneur du château où le ministre de la Marine devait attendre le chevalier de Keroman.

Pendant ce temps, et pour la première fois de l'histoire, les députés de l'Assemblée nationale se préparaient à ne pas se soumettre à la volonté royale.

Debout près de la cheminée, Matthieu de Chaulanges racontait par le menu le déroulement de sa journée, rapportant les mimiques et les envolées des orateurs. Louise l'écoutait, assise dans un fauteuil, tout comme Éléonore et Olivier qui avaient rejoint l'hôtel de Sully après le dîner sans l'attendre. La séance de l'Assemblée nationale avait été levée vers six heures de l'après-midi et Matthieu était donc rentré par la chaise de poste. Il avait plu sans discontinuer, mais cela n'avait pas refroidi la volonté des députés : ils n'avaient ajourné la séance qu'une fois le serment solennel signé par tous.

— Nous nous sommes donnés rendez-vous lundi 22, conclut Matthieu, volubile. Si la séance royale a lieu dans la salle des Menus-Plaisirs, nous avons décidé que nous y resterons après qu'elle sera levée pour continuer nos délibérations et nos travaux ordinaires. Le roi ne nous empêchera pas de siéger !

Silencieuse, Éléonore réfléchissait en lissant nonchalamment les rubans de sa robe « à la chemise », tenue d'intérieur assez négligée que Marie-Antoinette avait popularisé dans son hameau de Trianon, à Versailles. Elle jeta un œil sur son frère, sans parvenir à partager sa joie.

— Loin de moi l'idée de doucher ton enthousiasme, mais je

n'arrive pas à penser que le roi va laisser passer ce serment sans broncher, dit-elle enfin. Je veux bien qu'il ait peu ou prou abandonné la partie pour ce qui concerne le gouvernement du royaume, mais là... Vous avez quand même outrepassé toutes ses prérogatives!

Olivier de La Ferrière hocha la tête, lui aussi dubitatif.

— Éléonore a raison. Non seulement vous vous êtes désignés comme représentants la Nation à sa place, mais en plus vous vous arrogez le pouvoir de donner une constitution au royaume. Vous vous rendez compte de ce que cela signifie, du message que vous faites passer?

— Que le roi ne sert plus à rien? avança Louise.

La comtesse sourit à sa belle-sœur dont les boucles rousses retombaient en cascade autour de son visage frêle et délicat.

— Exactement. C'est presque un coup d'État... La séance royale de lundi va être explosive.

Coupé net dans son élan, Matthieu se ferma.

— Il est peut-être temps que les choses explosent, fit-il avec ironie. Mais je conçois qu'Olivier et toi vous en moquiez!

— Pas du tout, pourquoi dis-tu une chose pareille? s'exclama Éléonore.

— Vous partez vivre en Amérique, dit seulement Matthieu d'un air boudeur. À croire que vous craignez les changements qui s'annoncent...

Éléonore accusa le coup. Pour la première fois depuis qu'ils avaient pris la décision de partir, elle décelait dans la voix de son frère des reproches autant que des regrets. Ils avaient pourtant mûrement réfléchi, Olivier et elle, avant de faire ce choix, juste après la naissance de leur troisième enfant, Vincent. Touché par le silence de son épouse, Olivier vint à son secours.

— Détrompez-vous, Matthieu, nous ne fuyons aucunement le royaume. La fuite n'est ni dans mes habitudes, ni dans celles d'Éléonore. Nous partons avec les enfants pour aller acquérir des terres en Virginie ou en Caroline et y établir un nouveau domaine. Mais nos racines seront toujours ici, en France. Je reste le maître de mon fief, Éléonore a encore la charge du duché de Flo-

geac au nom d'Alexandre, ma fille sera dotée de domaines en Touraine où je suis né et mon fils héritera du comté de La Ferrière à ma mort. Ce n'est certes que cela, mais c'est tout cela.

Matthieu garda le silence, buté. Il aurait préféré se faire tuer plutôt que d'avouer que le départ de sa sœur allait le priver de tout ce qui lui restait de sa famille, après sa femme. Louise, d'ailleurs, avait observé leurs échanges avec une certaine émotion.

— Mais Vincent est si petit, ne craignez-vous pas de prendre la mer avec un bébé ? glissa-t-elle avec douceur, venant à son tour au secours de son mari.

Éléonore sourit et essaya de détendre l'atmosphère.

— Comme je l'ai dit autrefois à un planteur de Saint-Domingue, avec une mère bretonne et un père capitaine de vaisseau, je doute que cet enfant n'ait pas le pied marin ! Je n'ai pas peur de l'océan, Louise.

— Je le sais bien. Je suis juste peinée que vous partiez aussi vite, parce que... Moi aussi, une nouvelle aventure m'attend.

Les hommes mirent quelques secondes à réagir, mais Éléonore devina de quoi elle parlait.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? fit Matthieu en sortant enfin de son mutisme. Voulez-vous partir, vous aussi ?

— Seigneur, non ! fit Louise en se mettant à rire de bon cœur. Bien au contraire ! Dans quelques mois, si tout se passe bien, j'aurais le plaisir d'offrir au royaume un nouveau sujet...

Le visage d'Éléonore s'orna d'un large sourire et elle se précipita aux genoux de sa belle-sœur.

— Oh ! Louise, c'est bien vrai, vous attendez un enfant ?

— Oui, le médecin me l'a confirmé ce matin. La naissance est prévue pour le début de l'année prochaine...

— Quelle heureuse nouvelle ! Toutes mes félicitations, Matthieu, enchaîna Olivier en donnant l'accolade à son beau-frère de nouveau muet, mais de stupeur cette fois.

Son air interloqué suffisait à remplacer tous les mots. Tout à coup, le départ prochain pour l'Amérique, l'Assemblée nationale, la séance royale, tout cela lui semblait très loin. Un enfant ! Avec

émotion, Matthieu s'approcha de Louise et la fit se lever pour la prendre dans ses bras. Éléonore les contemplait, émue elle aussi, tandis qu'Olivier étreignait sa main avec un sourire complice.

Entouré de ses collègues de l'Assemblée nationale, Matthieu de Chaulanges trépignait d'impatience à l'extérieur de la salle des Menus-Plaisirs en attendant d'entrer pour assister à la fameuse séance royale. Prévus le 22 juin, elle avait été reportée d'une journée et, la veille, la salle étant toujours interdite d'accès et la salle du Jeu de paume utilisée par le frère du roi, l'Assemblée nationale avait erré toute la matinée avant de s'installer à l'église Saint-Louis. À midi, la séparation en trois ordres avait déjà pris du plomb dans l'aile : la majorité des députés du clergé et même deux ou trois représentants de la noblesse avaient demandé à rejoindre les rangs de l'Assemblée.

En arrivant le matin du 23 juin, de nouveau accompagné par Olivier de La Ferrière et le chevalier de Keroman, Matthieu avait tout de suite constaté que les Gardes françaises avaient été déployées tout le long du parcours qu'allait emprunter le roi, entre le château de Versailles et la salle.

— Au moins, nous sommes sûrs que la séance va bien avoir lieu, cette fois ! fit Éléonore, optimiste.

— Ne peut-on pas entrer ? grogna Matthieu en se haussant sur la pointe des pieds pour essayer de voir par-dessus les tricornes des hérauts d'armes et des gardes qui surveillaient la porte. Il est dix heures passées et nous sommes toujours dehors...

— Dame, il faut que ces messieurs de la noblesse et du clergé soient bien installés ! railla son compagnon, un avocat rennais prénommé Gildas Le Floch et député comme lui.

Il fallut attendre encore une heure avant que les députés de l'Assemblée nationale ne soient autorisés à entrer dans la salle, par la petite porte et deux par deux, derrière leur président. Matthieu s'assit tant bien que mal sur une banquette rudimentaire dont on avait construit des centaines d'exemplaires. Les fauteuils,

sièges, tabourets et autres chaises rapportées de la chapelle et des salles de spectacles du château de Versailles, mais aussi de Marly, de Compiègne et de Fontainebleau n'avaient en effet pas suffi. Les spectateurs prirent place à leur tour puis, vers midi, le roi fit enfin son entrée, boudeur, visiblement mal à l'aise, accompagné des princes et des gens de sa Maison. Pas un vivat ne fusa sur son passage. Bientôt, une rumeur naquit dans les premiers rangs et enflamma l'assistance.

— Necker n'est pas là ! constata soudain Matthieu en se penchant vers Gildas.

À l'instar des autres députés, ils tournèrent la tête de tous les côtés pour tenter d'apercevoir le banquier genevois, mais durent bientôt se rendre à l'évidence : la chaise du ministre demeurait désespérément vide.

— Le roi aurait-il renvoyé Necker ? hasarda Olivier à l'oreille d'Éléonore, pas convaincu lui-même par ses paroles.

— Je ne crois pas, répondit-elle, soucieuse. Louis n'est visiblement pas au courant de l'absence de son ministre, il semble aussi surpris que nous... Non, à mon avis, Necker a démissionné.

— Je n'aimais pas tellement le Genevois, mais ça n'augure rien de bon.

Le comte ne croyait pas si bien dire. Louis XVI intervint trois fois en lisant ses discours, ce qui était fort rare. Le premier fut un avertissement.

— Je dois au bien commun de mon royaume, je me dois à moi-même de faire cesser vos funestes divisions.

La suite fut un catalogue de décisions dont la principale fut le maintien des trois ordres et la délibération à part, en autorisant quelques réunions en commun, mais sans public. C'était la douche froide pour les députés, si fiers de leur coup de force trois jours auparavant. Mais Louis XVI ne s'arrêtait pas là. Le deuxième discours, la *Déclaration des intentions du Roi*, abolissait la taille, une des taxes les plus impopulaires, et octroyait aussi aux États provinciaux le vote annuel des impôts... mais seulement pour la bourgeoisie, puisque le roi rappelait que les deux premiers ordres continuaient d'en être exemptés. Le troisième discours acheva la

mise à mort de l'Assemblée nationale.

— Si, par une fatalité loin de ma pensée, vous m'abandonniez dans une si belle entreprise, seul, je ferais le bien de mes peuples, disait le roi. Seul, je me considérerais comme leur véritable représentant.

Éléonore haussa les sourcils en entendant la conclusion.

— C'est clair : si les députés n'acceptent pas ses décisions, les États généraux seront dissous et le roi reprendra la main³, résuma-t-elle.

— Si ce n'est pas une leçon aux insolents qui ont osé défier son autorité, je ne sais pas ce que c'est, approuva Olivier.

Un silence glacial, à peine troublé par de timides applaudissements des nobles, ponctua la fin du discours royal. Avant de se retirer, Louis XVI ordonna aux députés de se séparer tout de suite et de se rendre dès le lendemain chacun dans la chambre qui lui était affectée. Mais, alors que les représentants de la noblesse et la minorité du clergé sortaient docilement, les députés de l'Assemblée nationale ne bougèrent pas d'un cil.

— Matthieu a dit l'autre jour qu'ils avaient convenu de demeurer dans la salle à l'issue de la séance royale pour y reprendre leurs travaux et délibérations, expliqua la comtesse en retenant son souffle. Je suis curieuse de voir comment tout cela va finir.

Il y eut quelques minutes de battement, pendant lesquelles les murmures et les commentaires allèrent bon train, puis Sylvain Bailly prit la présidence de l'Assemblée. Il n'eut pas le temps de dire grand-chose : comme s'il s'attendait à cette rébellion, l'intendant des cérémonies Dreux-Brézé entra pour leur rappeler l'ordre royal d'évacuation.

— Monsieur, l'Assemblée s'est réunie après la séance royale, répondit Bailly avec déférence. Je ne peux la séparer sans qu'elle en ait délibéré... Je crois que la Nation assemblée ne peut pas recevoir d'ordre.

3 Ironie du sort, c'est la seule phrase que Louis XVI a conservée du texte initial de Necker, mais en la détournant complètement de son intention première. En effet, au départ, cet avertissement s'adressait aux ordres privilégiés, puisque la séance royale avait été décidée par le roi pour demander au clergé et à la noblesse de rejoindre les députés du Tiers.

— C'est bien dit, ça ! exulta Gildas Le Floch.

Tout le monde s'attendait à une protestation du maître des cérémonies du roi, mais celui-ci garda le silence avant de prendre le chemin de la sortie. Sur son passage, le comte de Mirabeau sortit de son rang, rouge de colère, et brandit le poing vers Dreux-Brézé

— Allez dire, Monsieur, à ceux qui vous ont envoyé que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes⁴ !

Cette fois, les applaudissements fusèrent et accompagnèrent Dreux-Brézé jusqu'à la porte, tandis que Bailly chassait les ouvriers, déjà à l'œuvre pour démonter le décorum de la séance royale. Le député Sieyès prit alors la parole, apaisant la tension palpable.

— Messieurs, nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier. Délibérons.

Éléonore n'écoutait déjà plus les débats et reculait pour s'en aller.

— Vous partez ? lui demanda Olivier en la voyant coiffer son chapeau.

— Oui. Je veux essayer de voir le roi et savoir ce qu'il a derrière la tête... Il n'est entouré que de mauvais conseillers.

— Je vous accompagne.

Revenu à Versailles, Louis XVI ne fit pas de façons lorsque le chevalier de Keroman et le comte de La Ferrière sollicitèrent un entretien. Il était un des rares à savoir qu'Éléonore se cachait sous l'habit masculin et il gardait en haute estime Olivier, un des meilleurs éléments de sa Marine. Le roi les reçut dans sa bibliothèque, où il semblait s'être réfugié, comme s'il avait besoin, après l'épreuve de la séance royale, de se changer les idées.

— Un roi a-t-il le droit de penser à autre chose qu'à son royaume, ne serait-ce que quelques minutes par jour ? fit-il d'un ton fataliste alors qu'on frappait à la porte. Je constate que ce

4 Il semblerait, selon les Mémoires de Bailly, qui sont plutôt fiables, que la phrase de Mirabeau a été celle-ci : « Allez dire à ceux qui vous envoient que la force des baïonnettes ne peut rien contre la volonté de la Nation ».

n'est malheureusement pas possible... Entrez !

Le marquis de Dreux-Brézé s'inclina devant le monarque et l'informa, en quelques mots, du refus de l'Assemblée nationale de se disperser comme il l'avait demandé. Éléonore vit le roi changer de couleur, passant de la surprise à la colère, terminant dans la perplexité la plus totale. C'était le pire affront de tous les temps. Pourtant, il finit par hausser les épaules.

— Ils veulent rester ? Eh bien, foutre, qu'ils restent !

Sous le coup de la colère, le roi pouvait parfois être grossier. Une fois le marquis sorti, il se tourna de nouveau vers Éléonore et Olivier, comme pour s'excuser de son écart de langage.

— Ce n'est que partie remise, murmura-t-il. Je dois gagner du temps... Je vais convoquer Necker et refuser sa démission.

— Le roi n'en était donc pas informé, avant de venir aux Menus-Plaisirs ? s'étonna Olivier.

— J'ai découvert sa lettre à l'instant, en rentrant ici.

— Pourquoi le roi veut-il gagner du temps, Sire ? demanda Éléonore presque timidement.

— Pour que les régiments de province que j'ai convoqués puissent arriver, répondit sombrement Louis XVI.

Éléonore ne répondit pas. Elle n'avait pas l'habitude de voir le roi aussi déterminé.

C H A P I T R E 3

Éléonore était entrée en pleine effervescence dans le mois de juillet. L'*Audacieuse*, la frégate armée par le chevalier de Keroman quelques années auparavant, était déjà prête à appareiller à Bordeaux. Fin juin, Éléonore avait envoyé un convoi de quelques berlines pour transporter l'essentiel des malles et garde-robes afin de les faire embarquer sur le navire. À présent, elle terminait de préparer les nécessaires de voyage avec les servantes afin d'être prête pour le surlendemain, jour du départ.

— Est-ce que c'est grand, l'Amérique, maman? demanda la voix suave de Charlotte.

Éléonore sourit à sa fille de quatre ans qui promettait déjà d'être le portrait craché de sa mère : les mêmes yeux dorés, le même visage volontaire, les mêmes boucles mordorées et surtout le même caractère bien trempé. Depuis quelques jours, la fillette imitait chacun des gestes d'Éléonore avec application dans la supervision des soubrettes qui préparaient ses malles et celles de ses frères.

— Oui, c'est très grand, répondit Éléonore. Quels illustrés veux-tu garder pour le voyage?

— Celui-ci, celui-là... et aussi ces deux-là, reprit Charlotte en feuilletant les journaux posés devant elle. C'est grand comment? Comme Paris?

— Non, ma chérie, c'est bien plus grand. C'est même encore plus grand que notre royaume de France!

La fillette réfléchit un instant, le doigt dans la bouche.

— Le roi de l'Amérique doit avoir bien du travail, alors.

Éléonore se mit à rire franchement, cette fois.

— L'Amérique n'a pas de roi, Charlotte, expliqua la comtesse.

Elle est gouvernée par un président désigné par les Américains. On appelle cela la République.

La petite fille resta bouche bée, mais elle ne put demander plus d'explications sur cette mystérieuse république à sa mère, car un laquais annonça l'arrivée de M. de La Fayette. Le premier mouvement d'Éléonore fut de faire la grimace : encore une visite ! Depuis que les La Ferrière avaient annoncé leur départ, leurs amis et connaissances plus ou moins proches défilaient dans les salons de l'hôtel de Sully pour les saluer. La plupart montrait plus de curiosité qu'un réel intérêt, mais ainsi allait la futilité mondaine de l'aristocratie.

Éléonore chassa sa mauvaise pensée, car elle aimait bien Gilbert de La Fayette, ami de son mari dont il était assez proche. Brillants officiers tous les deux, soldats de la nouvelle génération, ils avaient presque le même âge, la même fougue et la même loyauté envers le roi. Éléonore cessa donc momentanément ses préparatifs et laissa Charlotte avec les servantes afin de gagner un autre salon dans lequel le domestique avait introduit le « Héros des Deux-Mondes ».

— Connaissez-vous la dernière rumeur qui court depuis Versailles ? fit-il à Éléonore en la saluant. Necker est en route actuellement pour la Belgique... Le roi l'a renvoyé !

— Ah ! C'est donc fait.

La Fayette marqua un temps d'arrêt.

— Vous êtes bien la seule à ne pas être surprise. Les députés de l'Assemblée nationale sont éberlués.

— En effet, je m'y attendais. Louis XVI n'a refusé sa démission le jour de la séance royale que pour gagner du temps, expliqua-t-elle en sonnant pour faire apporter une collation. Il a laissé croire qu'il s'inclinait devant la puissance et la volonté des députés, mais il n'en est rien. Il a autre chose en tête.

— Vous m'effrayez... Quelle est donc son idée ?

— Je pense qu'il veut renvoyer l'Assemblée nationale.

— Renvoyer l'Assemblée nationale ! s'exclama-t-il le marquis. Pourtant, il a fini par sommer le clergé et la noblesse de se joindre au Tiers.

À la suite de cette réunion des trois ordres, les députés euphoriques avaient d'ailleurs pris le nom d'Assemblée nationale constituante, avec l'objectif de donner une Constitution à la France. Éléonore regarda La Fayette avec un sourire en coin.

— Vous qui êtes soldat, monsieur, n'avez-vous jamais feinté une manœuvre pour tromper l'ennemi ?

— Oh, ça, c'est trop fort ! Vous croyez le roi capable d'un tel machiavélisme ?

— Malheureusement, je crois qu'il a fini par le devenir, soupira Éléonore, fataliste. Qui le roi a-t-il nommé à la place de Necker ?

— Personne. Montmorin et Saint-Priest ont été remerciés aussi. Le baron de Breteuil a reçu la responsabilité du Conseil des finances et La Vauguyon les affaires étrangères, mais aucun des deux n'est « principal ministre » comme l'était Necker. Le commandement général des troupes a été confié à Besenval.

— Voilà un gouvernement de choc ! commenta Éléonore mi-figue mi-raisin. Sauf que c'est trop tard. Louis XVI aurait dû agir voici deux mois.

— Quoi qu'il en soit, cette nouvelle a relégué au second plan le projet de déclaration des droits de l'homme et du citoyen que j'ai déposé hier sur le bureau de l'Assemblée ! regretta La Fayette avec une fausse modestie qui lui ressemblait bien. J'étais pourtant plutôt fier de ma proposition, inspirée de la déclaration d'indépendance américaine.

Éléonore sourit en s'éventant de la main. Le ton désolé de son ami l'amusait, même si elle le sentait terriblement frustré d'avoir manqué l'occasion d'être l'auteur d'un texte historique.

— Ce n'est que partie remise, le rassura-t-elle en se levant pour ouvrir la grande fenêtre du salon. Ah ! Quelle chaleur... Ce temps lourd et malsain n'augure que des orages !

— Oui, tous les Parisiens sont dehors, dans les rues et dans les jardins publics, pour chercher de l'air... et du pain.

La disette avait encore pris de l'ampleur en ce début d'été et la foule se bousculait autour des boutiques de boulangers qui procédaient à la distribution parcimonieuse d'un pain noir, âcre et amer, quasi immangeable.

— Les gens pensent que le pain est cher à cause de l’octroi⁵ et ils commencent à s’en prendre aux barrières pour faire passer de force les denrées, expliqua La Fayette.

— Je croyais que les troupes protégeaient les receveurs ?

— Oui, mais l’agitation restait relativement sporadique jusqu’à présent, les gens croyaient toujours en Necker... Je vous laisse imaginer le résultat quand la nouvelle de son renvoi va se propager dans Paris. Le roi ne peut même plus compter sur les compagnies de Gardes françaises ! Une à une, elles se rallient à l’Assemblée. Deux compagnies qui avaient été enfermées pour mutinerie à la prison de l’Abbaye ont été libérées cinq jours plus tard par le peuple. L’état-major ne peut plus s’appuyer que sur des mercenaires qui sont exempts de sentiments patriotiques. Mais je ne vous cache pas que la situation est explosive. Quand devez-vous partir ?

— Nous quittons Paris après-demain, l’*Audacieuse* doit appareiller fin juillet, si les vents sont favorables.

— Je vous souhaite un bon voyage, alors, madame, fit La Fayette en se levant pour prendre congé. Je dois rejoindre ma compagnie. Mes amitiés à votre mari si je n’ai pas l’occasion de le croiser d’ici là !

Éléonore hochâ la tête et raccompagna le général avant de retourner dans l’antichambre où Charlotte avait abandonné ses malles pour jouer avec des figurines de bois. La comtesse procéda à quelques vérifications, fit des ajustements, donna de nouveaux ordres aux soubrettes, avec cette désagréable impression qu’on a toujours à la veille des départs d’oublier quelque chose.

Elle voyageait pourtant souvent, mais cette fois, ce n’était pas comme d’habitude. Ils n’allaient pas simplement changer de résidence, comme l’aristocratie le faisait régulièrement et notamment à chaque saison. Rien ne les attendait de l’autre côté de l’Atlantique et surtout pas un château déjà aménagé, prêt à les recevoir avec des domestiques. Ils mettraient d’abord pied à terre chez des amis installés là-bas, avant d’explorer les États améri-

5 Les barrières d’octroi étaient comme des péages auxquels chaque marchandise était soumise avant d’entrer dans Paris.

cains à la recherche du lieu sur lequel ils construiraient leur nouveau domaine.

L'atmosphère de cette fin d'après-midi devenait de plus en plus lourde et Éléonore s'accouda à la fenêtre pour chercher un peu d'air en pensant qu'il devait faire bon, en ce moment, sur l'océan. Elle avait peine à se dire qu'elle partait pour plusieurs années, pour toujours peut-être, et qu'elle ne reverrait pas de sitôt ces lieux où elle avait été si heureuse.

— Vous êtes pensive, ma mie, murmura la voix d'Olivier de La Ferrière dans son dos. Quelque chose vous tracasse ?

Éléonore se retourna vivement et se blottit contre la poitrine de son mari.

— Oui et non. Un peu de nostalgie... Je vais laisser tellement de monde ici.

— Je sais bien. J'ai convié les Beaumarchais et les Condorcet demain soir pour un souper intime en guise d'adieux. Nous pourrions ainsi partir mardi en ayant revu ceux qui nous sont chers.

— Oh, c'est une excellente idée ! J'y pense, M. de La Fayette est passé ce tantôt, il vous salue... Peut-être pourrions-nous l'inviter aussi ?

Olivier acquiesça avant de la prendre dans ses bras avec tendresse. Lui aussi se sentait envahi d'un sentiment bizarre à l'idée de tout quitter pour une nouvelle vie en Amérique. Il en avait rêvé et, à quelques jours du départ, il ne parvenait pas à profiter pleinement de ce moment tant attendu, comme empêché par une sorte d'appréhension inexplicable. Pourtant, il n'y avait aucune raison de s'inquiéter, il en était persuadé.

Éléonore se réveilla en sursaut au son du tocsin et mit un instant avant de comprendre ce qui l'avait sortie du sommeil. Elle alluma sa chandelle et, comme si elle n'attendait que ce signal, sa camériste surgit dans la chambre, les yeux bouffis.

— Madame a besoin de quelque chose ? dit-elle en réprimant un bâillement.

— Non, mais aide-moi à mettre mon manteau de chambre, répondit Éléonore en se levant. Je vais chez mon mari.

Lorsque la comtesse entra dans les appartements d'Olivier, elle trouva son époux en uniforme qui bouclait son ceinturon, manifestement prêt à sortir.

— Que se passe-t-il ? Le jour n'est même pas encore levé !

— La Fayette m'a fait passer un billet. Il y a eu du grabuge autour du Palais-Royal hier en fin d'après-midi lorsque la foule a appris le renvoi de Necker. Des esprits échauffés ont crié à la trahison et ont appelé le peuple à s'armer... Cela a dégénéré en émeute dans la nuit, la majorité des barrières d'octroi est en train de brûler et les régiments de Suisses et de mercenaires sont débordés. Je vais à l'Hôtel de ville pour y retrouver Gilbert.

— Soyez prudent. Tout cela ne me dit rien qui vaille...

— Ne vous inquiétez pas, la rassura Olivier en coiffant son chapeau. Pensez à demain, une nouvelle vie nous attend de l'autre côté de l'Atlantique !

Éléonore fit la moue, mais s'obligea à sourire à son mari pour donner le change. Il posa un baiser rapide sur les lèvres et s'envola, tandis que la comtesse hésitait entre retourner se coucher et sonner pour se faire habiller.

Sur le chemin de la place de Grève, Olivier faisait avancer son cheval au pas, aux aguets. Quelque chose n'était pas comme d'habitude, les rares personnes déjà dans la rue allaient à vive allure, serrant contre eux ce qu'elles portaient comme des trésors. Des groupes d'hommes et de femmes braillaient « aux armes ! aux armes ! » en brandissant des piques et pillaient les maisons et les boutiques au hasard. Ça et là, des corps gisaient, inanimés, et Olivier ignorait s'il s'agissait de cadavres ou d'ivrognes tombés là après une nuit trop arrosée.

Malgré l'heure matinale, l'Hôtel de ville de Paris ressemblait à une véritable fourmilière. Assises parfois à même le sol, des femmes sorties d'on ne savait où confectionnaient à la hâte des cocardes bleu et rouge, les couleurs de Paris. Intrigué, Olivier se pencha vers l'une d'entre elles.

— Pour qui sont ces insignes ?

— Pour la milice, expliqua la couseuse d'une voix nasillarde.

— On n'a pas le temps de faire un uniforme complet, alors on fait un signe de reconnaissance, renchérit sa voisine.

— La milice ? répéta le comte. Quelle milice ?

— Je n'sais pas, moi, je n'suis pas là pour réfléchir, je fais ce qu'on me dit de faire ! protesta la première femme en se remettant au travail.

Abasourdi, Olivier tourna les talons et jeta un regard circulaire dans le grand salon envahi de couturières pour essayer de repérer Gilbert de La Fayette. Au bout de quelques minutes et après avoir traversé plusieurs salons aussi animés que le hall, il trouva enfin son ami, en grande discussion avec Flesselles, le nouveau prévôt des marchands. Ce dernier raconta que les électeurs de Paris étaient venus le trouver pour proposer de se rassembler afin de protéger les biens contre « la lie du peuple », les émeutiers et les soudards.

— Des recruteurs sont dans les quartiers en train d'enrôler des volontaires, nous avons déjà douze mille hommes, expliqua le prévôt. Sauf votre respect, messieurs, la noblesse et l'armée ne sont manifestement plus en mesure de protéger la ville. Alors, les bourgeois s'organisent de leur mieux.

— C'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire, approuva Gilbert de La Fayette. Dans ces temps troublés, nul ne sait de quoi demain sera fait. Vous pouvez en tout cas compter sur moi pour appuyer votre démarche...

— Pour l'instant, nous avons surtout besoin d'armes, répondit Flesselles. Les hommes sont prêts et motivés, mais sans armes, nous ne pouvons rien protéger⁶.

Dans la rue, l'impatience et la frustration avaient gagné les émeutiers, bredouilles après avoir détruit la quasi-totalité des barrières d'octroi et dépouillé deux ou trois couvents de leur vin, de bière, de quelques roues de gruyère, de beurre et de charrettes de entières de blé. La foule chauffée à blanc par quelques excités

6 La Fayette ne le savait pas encore, mais ce début de milice allait donner naissance à la Garde nationale dont il prendrait la tête quelques jours plus tard.

n'avait plus qu'un seul objectif en tête : trouver des armes, mais les insurgés improvisés, sans chef et sans but précis, tournaient en rond. Comme la situation n'avait pas l'air d'évoluer, Olivier décida de rentrer à l'hôtel de Sully dans l'après-midi.

Dans la cour, la présence de l'équipage de Beaumarchais l'interpella. L'auteur dramatique faisait partie des invités au souper d'adieux que le comte avait organisé pour le soir même, mais il était quand même encore un peu tôt. Olivier gravit quatre à quatre l'escalier de pierre veillé par deux lions couchés et fut accueilli par un valet qui le débarrassa de son chapeau.

— Monsieur va bien ? murmura le serviteur.

— Mais oui, mon brave Paul, répliqua Olivier, surpris. Pourquoi donc ?

— Que Monsieur me pardonne, mais... M. de Beaumarchais est arrivé il y a une demi-heure, tout échevelé. Madame commençait à s'inquiéter pour Monsieur...

— Je vois. Je m'en vais rassurer mon petit monde.

Olivier subodorait la raison pour laquelle Beaumarchais se trouvait déjà chez eux, même s'il était vrai que l'écrivain était ici un peu comme chez lui. Il frappa à la porte du petit salon bleu indiqué par Paul et où son épouse aimait recevoir ses amis les plus proches.

— Avant que vous ne vous affoliez, Madame, je vous rassure : je suis sain et sauf ! annonça-t-il en riant.

Éléonore, surprise, se retourna d'un bond et courut se jeter dans les bras d'Olivier.

— Vous êtes vivant, quel bonheur ! murmura-t-elle en perdant son visage dans son cou.

Olivier l'écarta de lui avec douceur.

— Vous allez gâter votre jolie toilette, je suis un peu poussieux... Tout va bien. Il ne fallait pas vous inquiéter.

— Ah, vous êtes drôle, vous, répliqua-t-elle. Je ne dois pas m'inquiéter, alors que Beaumarchais arrive tout à l'heure en me racontant que toute la ville est en train de se soulever, que l'Hôtel de ville se transforme en camp retranché, sans parler des bruits de fusillades et des cris de sauvages que l'on entend depuis la

place Royale... et vous qui ne reveniez pas ? Vous m'accorderez le droit de me tracasser, tout de même !

Olivier hocha la tête, conciliant, avant de saluer Beaumarchais qui ne bougeait pas depuis son arrivée, ainsi que Thérèse, sa femme, Eugénie, sa fille et Julie, sa sœur cadette qui vivait chez lui.

— Avez-vous eu des soucis chez vous, Pierre-Augustin ?

— Si l'on peut dire. La foule des émeutiers a commencé à envahir mes jardins, expliqua l'écrivain d'un ton las. Pour ne pas finir comme mes voisins Réveillon et Hanriot il y a trois mois, j'ai préféré venir m'abriter ici en attendant que cela cesse⁷.

— Vous avez bien fait, fit Olivier. Je pense que le soulèvement est en train de se canaliser de lui-même, faute de chefs. Demain, on n'en parlera plus et nous pourrons partir comme prévu avant dîner⁸. Bien, je vais aller changer d'habit pour le souper.

Tandis que le comte montait dans ses appartements, le maître d'hôtel apporta à Louise un plateau sur lequel était posé un pli.

— Des nouvelles de Matthieu ? interrogea Éléonore. Je trouve étrange qu'il ne soit pas encore là pour le souper.

— Oui, confirma Louise en parcourant rapidement le billet. Il ne viendra pas, l'Assemblée nationale est bloquée à Versailles sur ordre du roi. Il n'a pas dû apprécier la motion de protestation contre le renvoi de Necker.

Le monarque, campé dans sa mauvaise humeur, était resté ferme et avait renvoyé les représentants, voulant montrer qu'il était encore le maître à bord.

— Oh, quel dommage, se désola la comtesse. J'espère que j'aurais le bonheur de pouvoir l'embrasser avant de partir demain !

Malgré elle, Éléonore n'arrivait pas à partager l'optimisme d'Olivier. L'estomac noué par un mauvais pressentiment dont elle ne parvenait pas à se défaire, elle prit sur elle pour donner le

7 Les maisons de Réveillon et Hanriot avaient été pillées et incendiées à la suite des émeutes du faubourg Saint-Antoine, la veille de l'ouverture des États généraux, fin avril 1789.

8 À la fin du XVIII^e siècle, le dîner se prenait vers la fin d'après-midi, 16 h voire 17 h, et le souper était servi dans la soirée, souvent après une sortie au théâtre ou à l'opéra.

change et guida tout le petit groupe jusqu'à la salle à manger illuminée, prête à recevoir ses invités.

Pour la cinquantième fois de la matinée, Éléonore regarda dans la cour intérieure de l'hôtel de Sully pour guetter l'apparition de son mari et soupira en constatant qu'elle était vide. Un vent de sud-ouest, inhabituel sur la capitale, charriait des nuages orageux qui peignaient le ciel de gris anthracite.

— Je n'aime pas ce temps, murmura la comtesse à Louise en revenant dans l'antichambre où s'affairaient les domestiques. Il fait tellement lourd qu'on dirait que tout va exploser d'une minute à l'autre.

— Ne vous inquiétez pas, fit Louise en la prenant par le bras. Je suis sûre qu'Olivier va revenir bientôt avec des nouvelles rassurantes. Venez, allons voir si les gouvernantes ont terminé de préparer les enfants pour le voyage.

Après avoir pris un peu de repos à la suite du souper d'adieux qui s'était prolongé fort tard, Olivier de La Ferrière était en effet parti au lever du jour. Gilbert de La Fayette lui avait demandé de le retrouver à l'Hôtel de ville où l'activité n'avait pas cessé durant la nuit. La milice bourgeoise, renforcée de quelques Gardes françaises encore peu nombreuses par peur des représailles, gardait les banques et les caisses d'escomptes. La place de Grève, protégée par quelques barricades de fortune, ressemblait à un champ de foire où s'amassaient vivres, étoffes, matériaux... et des milliers de fusils. Les émeutiers s'étaient transformés en fourmis travailleuses et les miliciens en gestionnaires de stock consciencieux.

Lorsqu'il arriva à l'hôtel de ville, Olivier tomba de haut face à ce tableau contredisant ses prédictions de la veille. Il n'était manifestement plus question d'apaisement.

— D'où viennent tous ces fusils ? demanda-t-il à La Fayette.

— Des Invalides. Sombreuil, le gouverneur, a été débordé par la foule. Enfin, il a surtout été abandonné par ses propres troupes

qui sont passées du côté des Parisiens ! Mais bon, ils n'ont pas de poudre, les armes ne leur servent donc à rien.

Le comte s'épongea le front, hypnotisé par le va-et-vient incessant des gens.

— S'ils ont réussi à trouver des armes, ils arriveront bien à arracher les réserves de poudre de l'Arsenal, murmura-t-il, soucieux.

— Ils peuvent toujours essayer, elles n'y sont plus ! s'exclama La Fayette, narquois. Comme il sentait les choses s'envenimer, il y a trois jours, Besenval a fait transférer les trente mille livres de poudre à la Bastille. Personne ne pourra venir les prendre là !

Olivier blanchit d'un seul coup. La forteresse dont la silhouette massive obscurcissait tout le faubourg Saint-Antoine se trouvait à deux pas de l'hôtel de Sully.

— J'espère que vous dites vrai, dit le comte. Cette veillée d'armes ne me dit rien qui vaille...

Olivier rejoignit Éléonore alors que midi sonnait au clocher de l'église Saint-Paul Saint-Louis. La foule, bredouille à l'Arsenal, commençait à s'agglutiner au pied des murs imposants de la Bastille, comme une nuée de rats se mettant à ronger patiemment la muraille. Dans la cour de l'hôtel, les domestiques chargeaient les malles et les sacs de voyage sur une berline attelée de quatre chevaux, sous les directives du maître d'hôtel.

— Dans combien de temps pourrons-nous partir, Constant ? lui demanda Olivier.

— Nous sommes sur le point de terminer, Monsieur.

— C'est parfait. Que tout le monde se tienne prêt.

Le comte monta quatre à quatre les marches du perron et se dirigea vers les appartements de son épouse. En le voyant, Éléonore se jeta contre lui, soulagée.

— Dieu soit loué, vous voilà enfin !

— Désolé de n'avoir pas pu revenir plus tôt, répondit-il en prenant ses deux mains pour les porter à ses lèvres. Constant m'a dit que tout était prêt pour partir.

— Nous aussi. Les enfants sont sur le pied de guerre, ils sont avec Louise et trépignent d'impatience...

— Alors faites-les monter en voiture. Le temps de passer un habit de voyage et je vous rejoins.

Éléonore fronça les sourcils, alertée par le ton soucieux de son mari. Alors qu'il s'apprêtait à quitter la pièce, elle le retint par le bras.

— Olivier ? Le soulèvement d'hier soir ne s'est pas arrêté, n'est-ce pas ?

L'officier soutint le regard interrogatif de sa femme avant de faire une grimace.

— Non, pas vraiment, avoua-t-il enfin. La foule est en ce moment même en train d'encercler la Bastille. C'est pour cela que j'aimerais partir au plus vite.

— La Bastille ? s'étonna Éléonore. Pourquoi donc veulent-ils en libérer les prisonniers ?

— Ils n'ont cure des prisonniers, Madame. Ce qu'ils veulent, c'est la poudre qui y est enfermée...

Sur ces mots, il s'éclipsa dans ses appartements tandis qu'Éléonore allait chercher les enfants, gagnée par sa hâte à quitter les lieux. Elle prit tout de même le temps d'embrasser chaleureusement Louise en se désolant de ne pouvoir en faire de même avec son frère, toujours coincé à Versailles. Enfin, la gouvernante s'installa dans la voiture avec la nourrice du petit Vincent, tandis que les autres domestiques qui partaient avec eux prenaient place dans une deuxième berline plus légère. Olivier arriva en costume de voyage et fit grimper Alexandre, Charlotte et Éléonore.

À cet instant, le bruit caractéristique d'une fusillade au loin les fit sursauter violemment. Charlotte poussa un cri et tout le monde se figea, incrédule. Éléonore interrogea son mari du regard. Elle devinait que les coups de feu venaient de la Bastille. Olivier, le premier moment de stupeur passé, grimpa à son tour dans la berline et tapa la portière.

— Fouette, cocher ! Et ne t'arrête pas !

À l'intérieur de la voiture, il déplaça Alexandre et Charlotte pour les éloigner des fenêtres, sans leur dire un mot, mais Éléonore comprit ses intentions. L'équipage s'engagea dans la rue

Saint-Antoine, d'ordinaire déjà très fréquentée, mais aujourd'hui noire de monde. Comme pris de panique, hommes et femmes re-fluaient depuis la Bastille dans les rues adjacentes, armés de piques, de broches et autres armes de fortune, forçant les deux berlines à n'avancer qu'au pas.

— Traître, Launay ! Tu seras châtié pour les morts !

Jeannette, la camériste, cria en entendant l'homme brailler à hauteur de la fenêtre près de laquelle elle était assise. Réveillé en sursaut, le bébé se mit à pleurer et Charlotte, blanche comme un linge, pinçait les lèvres de toutes ses forces pour ne pas en faire autant. Alexandre, silencieux, essayait de regarder au dehors en essayant de comprendre ce qui se passait.

Les émeutiers avaient manifestement passé un palier dans leur colère : ils avaient oublié la poudre, leur objectif premier. A présent, c'était la Bastille qu'ils voulaient, pour venger ces morts injustifiés à leurs yeux.

Éléonore tordait ses doigts nerveusement. Ils n'avaient même pas encore atteint la Seine et le cocher ne pouvait pas emprunter les rues adjacentes à la rue Saint-Antoine pour couper et éviter la foule. Du reste, Éléonore se rendait compte que ç'aurait été bien inutile, les petites ruelles étant tout aussi envahies de manifestants. Le quartier de la Bastille ressemblait à un champ de bataille.

Peu avant le Pont Marie qui traversait la Seine, la berline fit brusquement un écart et s'arrêta dans un fracas indescriptible. Cette fois, Charlotte hurla et se jeta dans les bras de son père, déchaînant les cris terrifiés des domestiques. La portière fut violemment arrachée par des émeutiers qui attrapèrent la première personne qu'ils trouvèrent par la main – ce fut le précepteur d'Alexandre.

— Dehors, les aristocrates, à la lanterne ! vociféraient les Parisiens galvanisés, avides de destruction et de violence.

Sans céder à la panique, Olivier tira un coup de feu en l'air pour effrayer les agresseurs, mais il obtint l'effet inverse. Surexcités, les hommes forcèrent les occupants de la voiture à descendre, tandis que d'autres coupaient les rênes des chevaux, dé-

chiraient les tissus des banquettes et éventraient les sacs chargés à l'arrière du véhicule.

Rapide comme l'éclair, alors que la voiture était secouée dans tous les sens par les Parisiens, Éléonore attrapa Charlotte, prit la main d'Alexandre et entraîna avec elle la nourrice qui portait toujours le petit Vincent dans ses bras. Olivier était descendu de l'autre côté et se battait contre plusieurs hommes qui le molestaient en l'insultant.

— Courez rejoindre la maison, dit-elle à la gouvernante en lui mettant la main de Charlotte dans la sienne. Dépêchez-vous !

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus : bousculée par le mouvement de foule qui s'accroissait autour des voitures complètement détruites, Éléonore fut emportée en arrière. Au bout de quelques mètres, lâchée par ses assaillants, elle perdit l'équilibre et tomba sur le pavé disjoint de la rue.

— Maman, maman !

Loin devant, Éléonore aperçut le visage terrifié de Charlotte qui criait, entraînée par la gouvernante dans la direction de l'hôtel de Sully.

La comtesse se releva péniblement, jeta son chapeau dont il ne restait plus que des lambeaux et regarda autour d'elle. La panique s'était emparée de la foule furieuse, qui convergeait à présent dans le même sens, vers la Bastille. Éléonore ne voyait plus les autres domestiques qui avaient dû prendre la poudre d'escampette eux aussi. Quant à Olivier, impossible de savoir où il se trouvait. Au moins, il n'était pas mort, puisque son cadavre ne gisait pas à côté des restes des deux voitures, abandonnés là comme s'ils n'avaient plus aucun intérêt.

Dans les décombres de la berline de voyage, Éléonore trouva une cape de tissu brun, rescapée du sac de la camériste. Malgré la chaleur lourde et orageuse, elle s'en recouvrit, de manière à dissimuler ses effets d'aristocrates et ne pas risquer ainsi d'exciter de nouveau les émeutiers.

— Pourvu que la gouvernante, la nourrice et les enfants aient réussi à rentrer ! murmura-t-elle pour elle-même en se mettant en route.

L'œil aux aguets, au cas où elle apercevait son mari, elle suivit la foule le long de la Seine pour remonter vers la Bastille, puisque tout le monde allait par-là, y compris des régiments des Gardes françaises, accompagnées de centaines de Parisiens et surtout de canons. Avant l'Arsenal, elle bifurqua dans la rue du Petit Musc pour pouvoir regagner l'hôtel de Sully.

Lorsqu'elle déboucha enfin sur la rue Saint-Antoine, Éléonore tourna la tête sur sa droite et vit que les hautes tours de la prison fumaient. Sur le pavé, des cadavres jonchaient le sol et des milliers de Parisiens brandissaient des piques et des torches, les yeux rivés sur les murailles, hurlant des insultes et des imprécations.

Cinq heures du soir sonnaient au clocher de l'église toute proche lorsque la comtesse de La Ferrière entra enfin dans la cour intérieure de son hôtel, épuisée et poussiéreuse. Au même moment, le marquis de Launay, gouverneur de la forteresse faisait parvenir aux insurgés un billet signifiant la reddition de la Bastille, pour la neuvième et dernière fois de son histoire.